

Mesdames, Messieurs, Chers collègues, Cher Jean Mondot,

J'ai été particulièrement sensible à la reconnaissance intellectuelle et amicale que me procure l'Académie Montesquieu car elle contribue à mes yeux à resserrer les liens qui unissent, et doivent unir, tous les intellectuels autour de la figure du grand philosophe. Pour bien faire aujourd'hui, je devrais au-delà du portrait philosophique, juridique et social vous présenter une défense et illustration d'un des plus grands auteurs, de l'âge des Lumières et de la part d'héritage éclairant qu'il nous a transmis et continua de transmettre à ceux, qui veulent librement comprendre la modernité d'un temps et la part pluriséculaire de nos dettes : Toutefois, je ne suis pas assez historien des idées pour vous donner un portrait cohérent et original. Aujourd'hui, toute une génération de littéraires, philosophes ont repris le travail de la redécouverte de l'œuvre, de son mode d'écriture et de son analyse compréhensive pour suivre le *travail de l'œuvre* et l'histoire de sa lecture. Une superbe bibliothèque, des recueils de notes et des copies de pensées, extraits, commentaires épars, sources comparées, séries chronologiques sont mobilisés. Pour l'historien du livre et de la lecture que j'ai été un temps, avec Henri-Jean Martin et Roger Chartier, le chantier, écriture, édition, lectures reste un rêve inaccessible à un octogénaire sans recours à Internet désormais indispensable.

J'aurais pu essayer de désarçonner vos intérêts en vous présentant un Montesquieu cavalier, académiste avant d'être académicien. Bordeaux est doté d'une Académie dès 1611 et les jurats accordent au Sieur de Vitrolle une somme pour son aménagement. Les écuyers changeront mais l'académie d'équitation fonctionne sans que les Archives permettent d'identifier les élèves. De surcroît, Montesquieu est entré au Collège de Juilly en Août 1700, il le quitte en 1705 pour préparer son droit. Montesquieu n'aurait pas pu accéder à l'art équestre dans le cadre des Arts d'agrément que le collège offre à ses élèves car son enseignement n'y est pas prévu. Une formation empirique sur le terrain et un usage utilitaire peuvent suffire la vie durant à un représentant de son milieu. Les biographes importants ne font en tout cas pas mention d'un intérêt particulier à un domaine où les nécessités sociales imposaient un minimum de connaissances et d'habitudes, sans forcément déboucher sur un intérêt spécifique et pouvant passer par un circuit spécialisé. En tout cas, la fréquentation ancienne des Manèges et l'impulsion donnée pour former dans les Académies équestres le corps et l'esprit n'apparaît pas dans les index des *Pensées* et du *Spicilège* élaborés par Louis Desgraves.

Toutefois, en 1972, Jean Dalat dans le livre qu'il consacre à *Montesquieu magistrat* publie un extrait curieux d'un texte tiré de *l'histoire véritable* (Masson, T III, p.121) où l'auteur raconte les événements de son existence du temps où il était un cheval sans qu'on puisse identifier le modèle et la chronologie de ce motif. « Mon maître, un vieil avare, mourut et j'eus le bonheur que son héritage fut un homme de bon sens. C'était un grave magistrat qui me faisait aller, avec le même sang-froid, au lieu où il rendait la justice et chez une ancienne maîtresse qu'il avait. Je restais tous les jours, trois heures, ni plus, ni moins, à la porte de cette vieille, après quoi je voyais descendre mon maître sans que ses cheveux, sa longue veste, et son attirail ordinaire fussent le moins du monde dérangés. Mon conducteur donnait un petit coup de fouet, je partais gravement, et j'arrivais de même, et j'étais si sûr de mon chemin qu'étant devenu aveugle personne ne s'en aperçut. Mon maître, sa maîtresse, un vieux cocher et moi mourûmes à peu près tous, quatre ensemble. L'heure de notre mort semblait avoir été prédite par un événement sinistre. Le carrosse que j'avais tant trainé avait rencontré une grosse pierre et s'était mis en pièce ».

La vocation équestre de Montesquieu s'arrête là. Elle met toutefois en valeur des caractères peut être intéressants. D'abord, il n'évoque pas les figures aristocratiques et symboliques des pratiques équestres à la portée du plus grand nombre des milieux de la puissance sociale, mais une vision plus large, socialement, le cheval de trait et sa voiture faite pour durer. Du temps où il était cheval, l'auteur se réclame d'une perfection dans la routine et de nécessités ordinaires qui sont celles des villes modernes et de leurs élites, trajet de l'hôtel au Palais, attente patiente entre galanterie et intellectualité, cheminement vers les campagnes. Les voyages changent les équilibres utilitaires et demandent un autre modèle d'analyse car ils entraînent d'autres personnel, d'autres chevaux, d'autres références. Faute d'Académistes on peut retrouver l'Académicien et à partir d'un cas précis, bien connu appréhender un exemple illustre d'un milieu social et culturel efficace dans la vie intellectuelle des Lumières. Rien de nouveau mais une relation spécifique.

Montesquieu à la différence de quelques autres, ne courrait pas à la conquête de médailles académiques comme le faisait par exemple Voltaire et d'autres illustres. Dans le développement de la République des Lettres le phénomène est à regarder tout à l'échelle régionale qu'à l'échelle internationale, mais rare sont ceux qui comme Diderot échappent à l'attraction internationale de quelques grandes sociétés. Le mouvement réconcilie un idéal politique arcadien localiste avec une charge affective nouvelle nourrie par le progrès. Il incorpore sans difficulté un esprit cartésien propre à l'intérêt mutuel des savants et soutenu

par les Etats. Quelle idée ne se forme-t-on pas de nos trésors littéraires si l'on joint aux ouvrages de tant de grands hommes les travaux de toutes les compagnies savantes destinées à maintenir le goût des sciences et des lettres à qui nous devons tant d'excellents livres ! De pareilles sociétés ne peuvent manquer de produire dans un état de grands avantages, écrit d'Alembert dans le *Discours préliminaires*. Montesquieu fidèle à un utilitarisme nourri de vie provinciale et enraciné dans les sociabilités locales peut y voir un lieu de durée, de stabilité, d'équilibre intellectuel nécessaires au développement de la pensée novatrice. Il l'exprime dans une lettre au Secrétaire de l'Académie de Nancy en 1754 comme en un bilan. « Vous me marquez monsieur, que vous voulez arrêter les effets de la bile d'un homme de mauvaise humeur - Je ne sais point lequel – contre son confrère. Je n'entrevois d'abord là-dedans que les marques de votre amitié. Mais, dans le fond les académies sont instituées comme une alliance entre les gens de lettres et pour être le temple de la paix. Il n'y en jamais eu encore, qui ait permis que dans ses mémoires, il y fut inséré quelque chose qui pût offenser quelqu'un de ses membres. En effet, dans ce cas l'Académie se déclarerait elle-même et serait continuellement juge et partie dans mille procès et il serait absolument impossible qu'un tel corps pût subsister. On ne peut pas dire que cela décourage la critique. Si un critique n'a pas ce champ de bataille, il en peut prendre mille autres puisque toutes les impressions sont ouvertes ». Comme le commente P. Barrière, c'est là un idéal de diffusion de la pensée et de travail désintéressé où l'intérêt personnel s'efface devant l'esprit de corps, une politique sociale de l'intelligence.

Montesquieu par ses élections successives, par les milieux qu'il a pu fréquenter ou qu'il peut connaître indirectement se révèle être un bon acteur et un bon témoin du mouvement. A Bordeaux, c'est dès 1716 qu'il est élu sur proposition de M. de Navarre à une place qu'il souhaiterait occuper et pour laquelle il demande avec ardeur les suffrages de chaque académicien. Rien de surprenant dans cette candidature, au sortir du collège oratorien et nourri de Descartes et de Malebranche, déçu par des études de droit dont quatre à Paris et sur lesquelles on ne sait pas grand-chose, il a observé les agitations intellectuelles et les mouvements politiques d'un monde finissant.

Comme l'a rappelé G. Benrékassa (1987) c'est à ce moment qu'il est devenu un *homme mêlé*. Le bibliothécaire de l'Oratoire, Desmolets, Fontenelle sans doute, et Fréret, cet extraordinaire érudit, spécialiste du monde extra-européen, le comte de Boulainvilliers spinoziste à demi avoué mais surtout homme des confrontations sociales, défenseur de la noblesse, et religieux, défenseur, curieux, de l'Islam contribuent à son changement. Le retour

bordelais et son élection coïncident avec l'étape de la prise de conscience originale du mouvement académique provincial confirmant une primauté sociale et politique des élites dans des cénacles multiples qui développent l'idée de l'égalité des lettres et des sciences. C'est à Montesquieu que l'on doit sans doute la meilleure définition de ces ambitions, peut-être à un moment où la spécialisation savante s'impose. Déjà reconnu, il le fait, en 1721, dans un discours à l'Académie sur les plantes qui peuvent servir à l'alimentation humaine : « C'est le fruit de l'oisiveté de la campagne, ceci devrait mourir dans le même lieu qui l'a fait naître ; mais ceux qui vivent dans une société ont des devoirs à remplir, nous devons compte à la nôtre de nos moindres amusements. Il ne faut point chercher la réputation par ces sortes d'ouvrages ; ils ne l'obtiennent ni ne le méritent ; on profite des observations, mais on ne connaît pas l'observateur ; aussi, de tous ceux qui sont utiles aux hommes ce sont peut-être les seuls envers lesquels on peut être ingrat sans injustice. Il ne faut pas beaucoup d'esprit pour avoir un le Parthénon, le Colisée, les pyramides (sic). Il n'en faut pas davantage pour voir un ciron dans le microscope ou une étoile par le moyen des grandes lunettes, et c'est en cela que la physique (sic) est si admirable ; grands génies, esprits étroits, gens médiocres, tout y joue son personnage ; celui qui ne saura pas faire un système (sic) comme M. Newton fera une observation avec laquelle il mettra à la torture le grand philosophe. Cependant, M. de Newton sera toujours M de Newton, c'est-à-dire le successeur de Descartes, et l'autre un homme commun, un vil artiste qui a vu une fois et n'a peut-être jamais pensé ». On retiendra deux caractères dans cette défense du rôle de l'amateur libre dans le choix de ses observations, et en même temps intégré à sa place dans la chaîne du travail scientifique qui s'organise et se spécialise à l'échelle locale, nationale et internationale. Il participe à un mouvement général qu'il enracine dans un concret provincial qui est comme l'a montré P. Barrière presque sans équivalent dans la littérature du temps. Pour les académiciens bordelais, il est tout à la fois ami et homme d'affaire, censeur attentif et intermédiaire entre la capitale et sa province originelle. C'est un intermédiaire qui souhaiterait plus d'engagement et plus d'efficacité de ses confrères bordelais dans leur politique de publications voire de publicité comme on le voit dans sa correspondance avec les secrétaires perpétuel Sarrau de Boynet ou le président Bardot. Parmi les fondateurs de 1713, De Gasc président au parlement, Le Berthon, président, De Caupos, conseiller aussi M de César, avec les autres robins, il peut à la fois trouver une aide pour sa vision d'élargissement des rapports avec Paris et en même temps en mesurer les difficultés pour, par exemple alimenter des publications régulières. Ses idées apparaissent pour Sarrau de Boynet en 1727. « Je parlais hier, mon cher confrère, d'affaires académiques avec M. Hardion (secrétaire du protecteur). Il est d'avis et moi aussi que vous envoyez un

mémoire au protecteur (M. de Morville, successeur du Duc de la Force gouverneur de Guyenne) au nom de l'Académie, avec une lettre ; que dans ce mémoire il soit exposé que depuis le fondement de l'Académie elle s'est employée avec soin à faire fleurir les sciences dans la ville de Bordeaux ; que dans une ville maritime comme celle-là, qui est celle où est présent le commerce avec les étrangers le plus étendu, où il arrive est d'où il part un si grand nombre de vaisseaux, on ne saurait trop encourager les mathématiques sur les parties qui ont rapport à la navigation.... Le président défend un programme utilitaire de recherche qui repose sur la liaison du développement économique et de la science, sur une relation régulière avec les institutions – les secours et les lumières – de la capitale. Défenseur du provincialisme intellectuel Montesquieu ne le sépare pas d'un développement général du mouvement utilitaire, qui conditionne les problèmes sociaux traités par l'Académie et qui intéresse de façon générale l'esprit de société.

Montesquieu a d'abord été un sociétaire présent et actif attesté dans les registres de séance et continué jusqu'à ce que ses choix intellectuels et sociaux ne le mobilisent à Paris et dans les voyages européens. Après 1716, P. Barrière a relevé ses présences et ses interventions. Mobilisé par son élection, il vient une dizaine de fois aux séances et outre son discours de réception présente deux textes, le 18 juin sur la politique des Romains le 16 novembre sur le Système des idées. En 1717, il ne vient que six fois, en 1718, il aussi est élu directeur et vient 13 fois avec deux communication, en 1719, P. Barrière lui attribue 5 participations mais presque autant d'interventions. En 1720, il signe cinq fois, en 1721 huit fois avec une seule présentation sur l'histoire naturelle. A partir de 1722, le départ pour Paris charge ses rythmes, en 1723, il est venu une fois, en 1724, il est absent, en 1725, il ne vient que trois ou quatre fois, en 1726, élu directeur, il est présent presque une dizaine de fois, en 1727, il est à Paris et jusqu'en 1731 son absence est liée à son Grand Tour, dans les années trente mais il envoie plus ou moins régulièrement des textes variés. A partir de 1735, il est le plus souvent parisien mais reste proche de l'Académie par ses envois, sa correspondance, quelques lectures occasionnelles, son intervention pour des élections de nouveaux membres. En 1749, l'Académie lui donne plein pouvoirs pour traiter à Paris les problèmes de la société. Au total, Montesquieu a été un temps, un membre actif et assidu, c'est un très bon représentant de l'intellectualité parlementaire provinciale mais sa réputation parisienne transforme son rôle sinon sa façon de concevoir les rapports établis entre Paris et la Province et une célébrité qui dépasse le cadre habituel. Montesquieu est devenu renommé mais il n'a jamais abandonné ses intérêts pour les sciences naturelles et être en accord avec le milieu

local, son élection à la Société Royale de Londres ses relations avec Folkes après 1729, son élection grâce à Monpertuis, à Berlin en 1746, et plus tardivement en 1751 son entrée voulue par Stanislas à l'Académie de Nancy montrent outre la continuité avec son attachement aux observations précises et aux expériences, son attention continuée pour les œuvres littéraires bien conduites, l'enjeu qui traverse la philosophie pratique des académiciens provinciaux, leur engagement dans les Lumières. La découverte de la Nature, comme celle du Monde, nourrissent chez Montesquieu comme chez ses confrères bordelais l'idée que le développement économique, celui du commerce, modifie la nature de relations que l'Europe peut avoir le monde, et l'intuition que tout jugement moral dépend de la position de celui qui l'énonce (A. Lilti). C'est à partir de Paris que Montesquieu développera l'autre grand versant de sa pensée sur ce que le XVIIIe siècle appelait *économie politique* : la réflexion sur la distribution et l'organisation de l'exercice de la souveraineté dans la société (G. Benrekassa). La capitale et la découverte du monde répondent à cette exigence de liberté.

L'élection à l'Académie française en 1728 correspond certainement à ce souci mais n'a pas entraîné une conversion dans sa vie. L'Histoire de ce moment est bien connue ; retenons quelques traits qui soulignent les rapports entre Paris et la Provinces qui illustrent avec Montesquieu, l'académisme éclairé. Depuis les années 1720, avec le succès des Lettres Persanes le président bordelais est reconnu, il fréquente le club de l'Entresol réuni depuis 1724 par l'abbé Pierre-Joseph Alary à la Bibliothèque du Roi et où l'on traite de Droit public comme de nouvelle politique. Louis Desgraves pense que Montesquieu y a lu son dialogue de Sylla et d'Eucrate entre 1724 et 1728. Après 1721, l'identification de l'auteur des Lettres Persanes est faite et son succès français et européen est assuré par sa complexité, son caractère romanesque au service d'une peinture des mœurs et d'une interrogation politique actualisée entre réaction aristocratique et valeurs de compromis avec les transformations sociales fondée sur la Nature et la Justice. De même les réunions de l'abbé Desmolets à l'Hôtel de Soubise, la séduction exercée par l'abbé Antonio Conti, l'encouragent un temps. Enfin, il a été accueilli et soutenu par Madame de Lambert et les habitués de ses réunions, Fontenelle, De Sacy, Crebillon, l'abbé Dubois, le Marquis d'Argenson, le Marquis de Saint-Aulaire. Il fallait, disait-on, passer par elle pour arriver à l'Académie française. Le président qui vend sa charge au Parlement de Bordeaux, qui a consolidé sa réputation parisienne, qui multiplie les travaux et les projets peut se présenter à l'Académie française au siège libéré en octobre 1727 par la mort de M. de Sacy. Il est élu en décembre et confirmé – selon l'usage – en janvier 1728. Tout Paris se souvient de la Lettre XXIII des Lettres Persanes et de la façon

ironique dont les Persans ridiculisent l'illustre compagnie. « J'ai oui parler d'une espèce de tribunal, qu'on appelle l'Académie française. Il n'y en a pas de moins respecté dans le monde, car on dit qu'aussitôt qu'il a décidé, le peuple casse ses arrêts, et lui impose des lois qu'il est obligé de suivre...Ceux qui la compose n'ont d'autre fonction que de juger sans cesse. L'éloge va se placer comme de lui-même dans leur babil éternel et sitôt qu'ils sont initiés dans ses mystères, la ferveur du panégyrique vient les saisir et ne les quitte plus. Ce corps a quarante têtes, toutes remplies de figures, de métaphores et d'antithèses ; tant de bouches ne parlent que par exclamation ; les oreilles veulent toujours être frappées par la cadence et par l'harmonie. Pour les yeux, il n'en est pas question : il semble qu'il soit fait pour parler et non pour voir. Il n'est point ferme sur ses pieds car le temps qui est son fléau, l'ébranle à tous les instants et détruit tout ce qu'il a fait ; on a dit autrefois que ses mains étaient avides ; je ne t'en dirait rien et je laisse décider cela à ceux qui savent mieux que moi... ».

Les propos de 1721 ne sont certainement oubliés par personne mais le caractère et le talent du président bordelais lui ont constitué un milieu de défenseurs efficace à l'Académie et dans les salons et il a certainement réussi à convaincre le cardinal Fleury hostile, ainsi à faire taire le monde des dévots. C'est sans doute aussi une certaine image des libertés publiques réservée encore aux parlementaires qui est reconnue par cette acceptation de cette élection. Comme le rappelle Louis Desgraves le cardinal Fleury se laisse peut-être aussi persuadé par l'idée d'une intervention mesurée dans le mode littéraire, le parti de prévenir des tracasseries est toujours le plus prudent écrit-il à l'abbé Dubos le 5 décembre 1728. Elu Montesquieu fit l'éloge de son prédécesseur Louis de Sacy et comme il le fallait ceux du fondateur de l'Académie et celui de Louis XV, sensible aussi sans doute aux flèches décochées par Malet, le directeur du moment. « Né dans une province où l'esprit, l'éloquence et la politesse sont des talents naturels, connu par plusieurs dissertations savantes que vous avez prononcées à l'Académie de Bordeaux, vous serez prévenu par ce même public, si vous ne le prévenez pas. Le génie qu'il remarque en vous le déterminera à vous attribuer des ouvrages anonymes où il trouvera de l'imagination, de la vivacité et des traits hardis et, pour faire honneur à votre esprit, il vous les donnera, malgré les précautions que vous suggérera votre prudence. Les plus grands hommes ont été exposés à ces sortes d'injustices ; rendez donc au plus tôt vos ouvrages publics et marchez à la gloire que vous méritez. Plus vous vous ferez connaître, plus on applaudira au choix que nous avons fait de vous pour succéder à M. de Sacy ». Nul doute que l'injustice des propos du courtisan, protégé par le contrôleur général des finances Desmarest et auteur de poésie oubliées, ne fut lui pénible par son ambiguïté. A partir de là, au

sauf étude nouvelle des registres de l'Académie, après son retour de voyage en 1733, Montesquieu n'a pas été un académicien très assidu. Il regarde certainement avec un recul relativisé, conscient des distances réelles qui traversent le monde de l'opinion et qui éloignent, en dépit des affirmations les élites au pouvoir à Paris et celles reconnues et actives en Province, les activités provinciales. Comme il l'écrit : « Jamais l'Académie ne tombera : tandis qu'il y aura des sots il y aura aussi des beaux esprits », (Pensées 987). Il restera un défenseur de l'utilité de l'académisme avec peut-être une différence entre les pures sociétés littéraires et les réunions polymathiste dont Bordeaux reste un des grands exemples. « L'utilité des Académies est que, par elles, le savoir est plus propagé. Celui qui fait quelque découverte ou trouve quelque secret est porté à les publier, soit pour le consigner dans les archives, soit pour en recueillir la gloire et même augmenter sa fortune. Auparavant les savants étaient plus savants », (Pensée 2203). De son intérêt constant pour la science et le déchiffrement du monde physique à sa lecture analytique des mécanismes sociaux Montesquieu a pu trouver dans le monde académique un modèle où les lois ont un esprit, chaque diversité est uniformité, chaque changement est constance (J. Erhard, p. 20, Esprit des Lois I, 1). P. Barrière a très certainement raison dans sa description nuancée de Montesquieu et des sociétés académiques qui l'ont reconnu. Des années quarante aux années cinquante le président a une relation utilitaire avec Bordeaux, circonstancielle avec l'Académie française et la Société Royale de Londres. Pour les académiciens bordelais en tous cas il a été « un excellent homme d'affaire » (P. Barrière) et un protecteur aux résultats peu évidents, ainsi en ce qui concerne les publications. A sa mort une simple lettre à son fils, monté à Paris, est considéré comme un hommage exceptionnel. Il faut attendre les années soixante pour que cette froideur recule et que les académiciens bordelais donnent à Montesquieu la place que l'Europe éclairée a commencé à lui reconnaître depuis plusieurs années. En 1763, le discours de Lascombe pour obtenir l'édification d'un buste du président souligne son importance philosophique, il se servait de toutes les sciences pour donner plus de lustre et plus d'universalité à la morale et le range au côté de Platon, Montaigne et Descartes. Plus encore, le revirement est total avec le sujet de concours consacré à son Eloge entre 1782-1789. L'étude en reste à faire qui serait évocatrice du dialogue amorcé avec les penseurs de l'époque pré-révolutionnaire et une sensibilité politique nouvelle, Marat concurrent pourrait en offrir l'exemple. Le rapporteur Monsieur de Ladebat conclut à l'incapacité de l'Académie d'attribuer un prix. « C'est avec regret que nous voyons entrer dans la carrière ouverte à l'Eloge de Montesquieu tant d'écrivains sans connaissances et sans talents, tandis que la circonstance ouvrirait un si vaste champ à l'homme de génie qui aurait réfléchi sur le bonheur

des nations. Le nouvel éloge est encore un de ces essais. Il paraît être l'ouvrage d'un jeune auteur (en effet, Montesquieu était mort longtemps avant qu'il ne vit le jour) sans expérience qui a échauffé son cœur d'admiration pour Montesquieu sans avoir éclairé sa raison par la profonde méditation de ce philosophe ».

Dans ce parcours, nous avons retrouvé le contraste intellectuel majeur qui existe dans la France, dans l'Europe de Lumières, entre la culture des capitales, Paris au premier rang, et celle des provinces et comment il a contribué à organiser les remises en cause plus générales des philosophes. C'est vous, vous en doutez une occasion de rappeler combien les Académies, ont dans leurs échanges fait avancer les conversions aux sciences, une explication non providentialiste de l'histoire et une croyance dans le rapport raisonné de la liberté philosophique et de la liberté politique. Ces relations intellectuelles pour les académiciens de Bordeaux, voire d'ailleurs, sont après les travaux du président, en rapport avec les mœurs, une liaison constante entre réflexion sur la patrie, sur la philosophie et jamais oubliée l'amitié. L'exemple de Montesquieu et de ses rapports avec l'académisme contribue à faire mieux comprendre l'histoire de la sociabilité valeur renouvelée de la République des Lettres (A. Lilti), où il ne s'agissait pas tant de contribuer en tant que savants au progrès des sciences mais de se réunir, entre gens de mérite et de bonne volonté pour encourager et accompagner la diffusion des connaissances utiles. L'exemple de Montesquieu, ses rapports contrastés entre l'académisme provincial, essentiel, et parisien, distant, contribue certainement à faire comprendre comment les Lumières françaises ne se sont pas développées à l'écart de la société d'Ancien Régime mais associées à ses pratiques politiques et sociales réelles. On peut être aujourd'hui doublement conscient, conscient de l'importance du rôle de Montesquieu mais aussi persuadé de l'importance que son écho peut être retrouvé dans des oeuvres multiples demeurés ignorés en dépit de leur intérêt voire de leur hardiesse.